



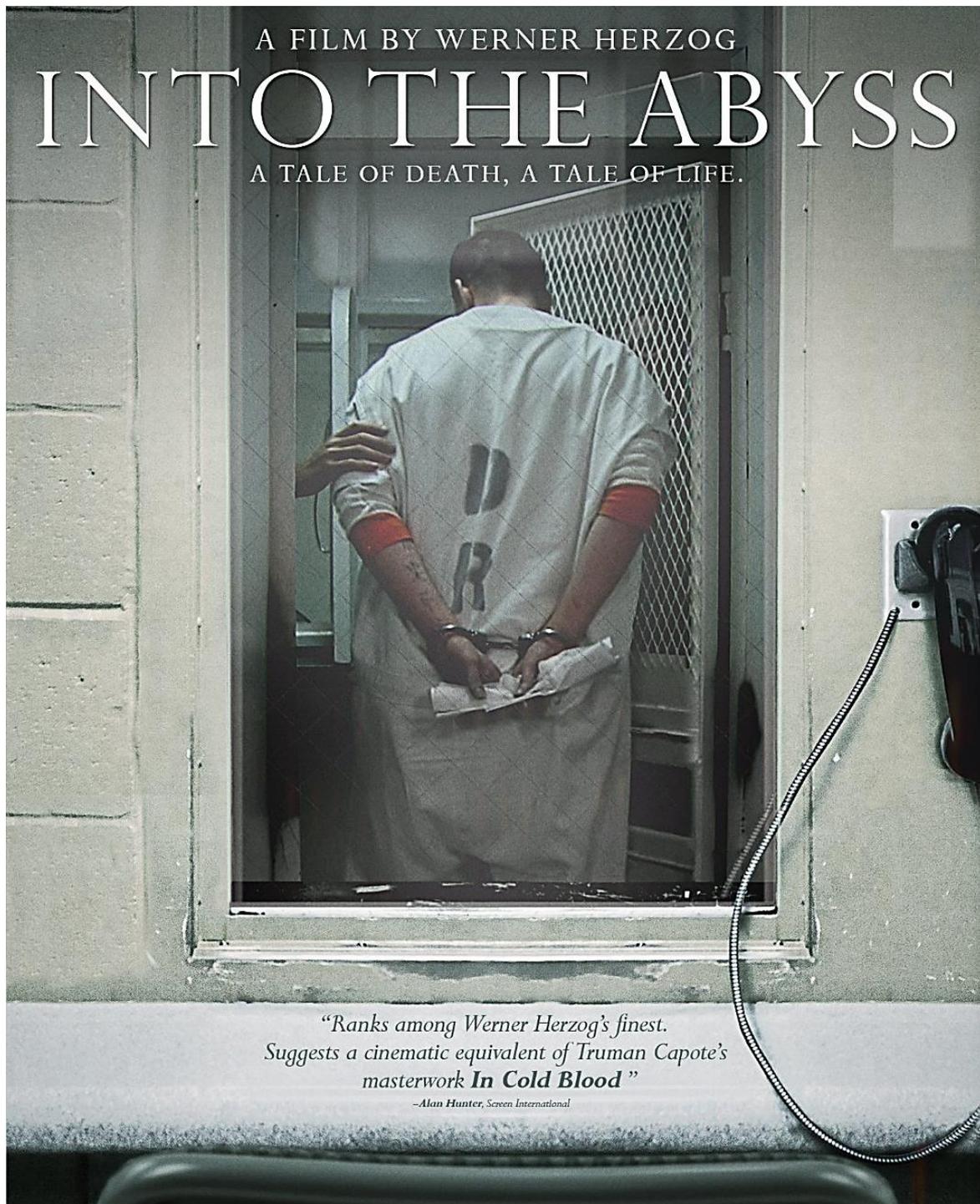
**AMNESTY
INTERNATIONAL**

et

Cinéma sans Frontières



Présentent dans le cadre du festival "Au cœur des droits humains"



Soirée co-présentée par Jean-Luc Levenes (Amnesty) et Josiane Scoleri (CSF)
12^{ème} année d'existence, 405^e film diffusé par CSF, 56 pays représentés

INTO THE ABYSS (*a tale of death, a tale of life*) – 2011 – 1h47

Réalisation : Werner Herzog

Scénario : Werner Herzog

Photographie : Peter Zeitlinger

Montage : Joe Bini

Avec : dans leur propre rôle, Jason Burkett, Michael Perry, Jeremy Richardson, Adam Stotler, Sandra Stotler, Kristen Willis

Into the abyss (a tale of death, a tale of life) - 2011

Sur le sujet grave de la peine de mort, dans toute la cruauté et la banalité de sa pratique aux États-Unis, "Into the abyss" nous entraîne très loin dans les tréfonds de l'être humain. L'abîme du titre ne vaut pas seulement pour les protagonistes du film qui y sont très certainement tombés, mais pour tous les personnages secondaires et le spectateur lui-même qui s'y trouve confronté très directement, dans le face à face sans fioritures des interviews qui se succèdent. Pour mener à bien son enquête et lui donner un impact maximum, Werner Herzog s'appuie sur une mise en scène simple, d'une extrême sobriété que certains trouveront peut-être même plutôt pauvre, mais qui s'avère d'une efficacité imparable.



En effet, mis à part quelques images tirées des archives de police filmées sur les lieux du crime, la plupart du temps, Herzog place sa caméra face au sujet, en plan moyen, sans distraction possible. Et chaque parole prononcée s'enfoncé en nous comme lestée de plomb, de ce même plomb qui sert à fabriquer les balles. Les mots et les situations sont terribles, sans appel, sans espoir.

Mais jamais le réalisateur ne laisse pénétrer la moindre goutte de pathos. Pas de commisération. Pas d'apitoiement, le dépouillement de la mise en scène crée une tension intérieure qui ne se dément à aucun moment. Et la respiration qui pourrait venir par un nouveau récit ou un nouveau visage s'avère à chaque fois de très courte durée.

Au contraire, la tension monte à chaque tour d'écrou, inexorable. C'est toute la force du montage et c'est là que Werner Herzog révèle la subtilité de son savoir faire de cinéaste. Le cadre et le montage se renforcent l'un l'autre et ne nous laissent aucun répit. Pas le moindre flottement, pas le moindre interstice et même la section intitulée "Une lueur d'espoir" porte la marque de cette sorte de folie ambiante où il est difficile de trouver du sens.

ZOLA IS BACK

La simplicité du dispositif et la gravité du propos créent presque instantanément une intimité forte avec tous ceux qui apparaissent à l'écran. Nous sommes happés par leur parole et lorsque certains reviennent une



Mickael Perry

deuxième, voire une troisième fois à l'écran, nous nous retrouvons d'abord face à leur douleur. Une souffrance souvent si difficile à dire, qui déborde du cadre et semble pétrir la matière même du film. L'inhumanité du système ressort violemment de ces vies fracassées. Et ce, dès la première scène qui sert de prologue au film où l'aumônier de Death Row s'émerveille de la fragilité du vivant devant les croix du cimetière municipal. Sa

dernière phrase suffit déjà à nous pétrifier sur notre siège. "No names, just numbers". Des matricules qui ne sont pas sans en rappeler d'autres, de sinistre mémoire. Plan fixe sur ces chiffres de mort. Rideau. Le générique peut commencer. Et nous sommes déjà pris à la gorge.

Herzog pratique avec une grande maîtrise le hors champ. Souvent, presque toujours, nous devons nous contenter du récit. Il n'y a pas d'images qui illustrent le propos. Et lorsque nous sommes en extérieur, dans les lieux dont il a été question auparavant, les protagonistes ne sont plus présents à l'écran. Le hors champ s'applique d'abord à Herzog lui-même tout au long du film. Sa voix, à la fois ferme et discrète, nous sert de boussole dans le paysage dévasté de ces vies dans lesquelles nous pénétrons d'emblée de plein pied. Et ce qui aurait pu être totalement insupportable, entre voyeurisme et misérabilisme, se révèle chez Herzog empreint d'empathie et de respect. Ce n'est pas la moindre de ses réussites.

A partir d'un cas tragiquement banal entre mille, le réalisateur tisse une toile de plus en plus complexe qui peu à peu fait surgir un portrait très fouillé de cette Amérique de "petits blancs pauvres" qui ne semblent pas vivre sur la même planète que l'Amérique puissante et ivre d'elle-même qui occupe le devant de la scène internationale. Le mythe du self-made man qui constitue le fondement de la société américaine, en sort gravement écorné, car pour ces jeunes, de toute évidence, il n'y a guère de perspectives. Les plus "chanceux" sont ceux qui apprennent à lire en prison et n'y retournent pas tout de suite... Sans commentaire. Le film se construit dans la grande variété des regards portés sur le drame. Chacun parle depuis la place qui est la sienne et le montage permet justement à chacun de développer son point de vue. Retour sur soi, bilan de vie, deuils, reconstruction réelle ou fictive, refuge dans la foi ou dans la famille, tous les stratagèmes sont mis à l'épreuve. Chacun se débrouille comme il peut et se bricole son kit de survie. Les points de vue sont souvent incompatibles, les logiques s'ignorent. La violence, sourde ou explicite, est omniprésente et semble constituer le seul horizon possible. Elle imprègne les mots et les pensées. "It's me and you against the whole world". La vie se résume à la guerre. Comment croire au libre arbitre face à toutes ces vies marquées avant tout au coin d'un déterminisme social implacable?

Le constat est amer. La prise de conscience de l'ancien capitaine de Death House apporte certes un peu de



baume au cœur, mais elle semble bien peu de chose face à l'ampleur des dégâts. Le film de Herzog ne nous permet pas de rêver, de croire à un avenir meilleur ou seulement possible. Nous ne sommes pas à Hollywood, et ça en serait indécent. Et le personnage le plus insondable, le plus invraisemblable même de ce point de vue-là est sans nul doute la jeune femme qui se marie, sans l'avoir rencontré auparavant, avec ce condamné à la réclusion perpétuelle et attend même un enfant de lui... De

quel avenir parlons-nous?

On le voit, Werner Herzog aborde mille questions au-delà du thème central de la peine de mort. Autant d'aspects comme autant d'éclairages pour essayer de démêler l'écheveau des passions et des affects, de déchiffrer les forces obscures qui sont à l'œuvre dans cette alliance opaque entre droit et pulsions. Au risque de sortir un peu sonné de la projection....



Cinéma sans Frontières

<http://cinemasansfrontieres.free.fr/>

Association à but non lucratif (loi de 1901), **CINEMA SANS FRONTIERES** existe activement depuis la rentrée 2002. Nous achevons donc notre 11ème saison en continuité, proposant diverses activités dont :

- Un **Ciné-club plurimensuel** ayant pour objectif de présenter des films du monde entier et d'en discuter en privilégiant l'approche cinématographique tout en replaçant l'œuvre dans la carrière du réalisateur ainsi que dans son contexte (cinématographique, historique, politique, sociologique, etc.). Chaque séance comprend une *présentation du film, sa projection puis un débat-discussion d'environ une heure avec le public à qui appartient en priorité la parole.*

Au cinéma MERCURY, 16 Place Garibaldi à Nice.

Les séances sont ouvertes à tous. CC *deux à trois vendredis par mois*. Les séances alternent entre films actuels, si possible inédits à Nice, souvent des premiers films et films plus anciens, classiques oubliés ou pas, cultes ou jamais sortis précédemment.

- Un **Regard sur...** En 2010-2011, celui-ci est consacré au *Cinéma coréen* après celui consacré au *Cinéma africain*.
- Chaque année a lieu le **Festival annuel de CSF**. La 11ème édition a eu lieu en février 2013 consacrée cette année aux *serveurs* au cinéma.
- La **réception de réalisateurs**, venant rencontrer le public autour de leurs films. Les 10 et 11 mai 2013 CSF a reçu en collaboration avec des associations amies le documentariste Sylvain George.
- Un **CinémaAtelier** proposé *exclusivement et gratuitement à ses adhérents* et consacré principalement à l'étude, illustrée, des diverses composantes de ce qui fait un film. Séances à l'Espace Associations (à côté du Mercury).

Tarifs : Adhérents, enfants (- 14 ans), chômeurs 5 € - Non adhérents : 7,50 €.

Adhésions sur place le soir des projections : 20 €. Carte valable de septembre à août. Seule la carte de membre donne droit au tarif réduit (5 €) et aux séances du **CinémaAtelier** de CSF. Permet également le tarif réduit à toutes les séances du Mercury (hors CSF).

Contacts : cinemasansfrontieres@free / 06 72 36 58 57 / Le soir des séances.

CINEMA SANS FRONTIERES est partenaire du CINEMA MERCURY

Cinéma du Conseil Général des Alpes-Maritimes

16 place Garibaldi - 06300 Nice

Mercredi 27 novembre – 20h30

THE ACT OF KILLING (JAGAL)

de Joshua Oppenheimer – documentaire dano-anglo-norvégien, 2012, 2h39

Co-présentation du film et co-animation du débat : **Bruno Precioso**

CSF présente, en séance exceptionnelle à l'occasion de sa ressortie en version restaurée :

La trilogie Bill Douglas (1972-1978)

Vendredi 6 décembre – 20h00 (Attention ! horaire exceptionnel !)

MY CHILDHOOD – Ecosse, 1972, 0h46

MY AIN FOLKS – Ecosse, 1973, 0h55

MY WAY HOME – Ecosse, 1978, 1h11

Présentation des films et animation du débat : **Josiane Scoleri**

